

AVANT-PROPOS

L'OMBRE DU LYNX

Catherine COQUIO et Jean-Paul ENGÉLIBERT

On aimerait pouvoir dire que depuis ce livre, le lynx nous regarde. Qu'il nous regarde, comme, à la fin du spectacle de Jean-Christophe Bailly *Sur le vif*, l'assemblée des animaux regardait le public humain venu au théâtre voir et écouter cette *fable* – c'est son sous-titre – *mélancolique sur le déclin des espèces sauvages*¹. On aimerait pouvoir dire que l'animal dessiné par Aillaud nous regarde ainsi, silencieux et songeur, posant par ce silence même, entre lui et nous, l'énigme de son retrait. Sur la scène du théâtre, au dernier tableau, les animaux debout sur leurs pattes arrière, immobiles face aux spectateurs, les saluaient longuement, comme pour leur accorder une dernière chance de les voir. On se demandait alors si ces animaux mélancoliques et vaincus ne nous prenaient pas en pitié, nous leurs vainqueurs, parce que sur le point de disparaître, ils auraient pris conscience de nous laisser seuls.

On aimerait pouvoir dire qu'ici de la même manière le lynx, dont Bailly rappelle justement qu'il est l'un des animaux sauvages les plus difficiles, non seulement à observer, mais simplement à entrevoir, nous regarde. C'est que ce livre réussirait alors à faire passer quelque chose de la présence animale, présence qui est, comme l'écrit Bailly ici même, « pure intimité à soi et, pour nous, extimité à peu près pure », et qui pour cela sollicite tant le langage. L'ombre du lynx qu'il évoque ferait éprouver ce vertige d'une présence à la fois brute et furtive, d'une présence dans le retrait sur laquelle toute langue achoppe.

Vertige, mais aussi mélancolie, car le silence des animaux ne peut plus aujourd'hui être entendu sans que s'impose l'idée de leur progressive mais rapide

1. *Sur le vif. Fable mélancolique sur le déclin des espèces sauvages*. Créée dans une mise en scène de Gilberte TSAÏ au Centre dramatique national de Montreuil en mars 2003. Le texte est inédit.

disparition. L'extinction de nombreuses espèces sauvages et l'éloignement de la vie animale dans laquelle sont tenus les citadins du XXI^e siècle nous laissent seuls et nous placent dans la nécessité de penser ce que les humains infligent aux animaux et en même temps à eux-mêmes. Car il n'y a pas là de frontière plus étanche qu'ailleurs : toute violence infligée aux animaux anticipe, reflète, facilite ou provoque des violences contre des êtres humains. D'où la préoccupation double de ce recueil : l'animal *et* l'humain – la coordination, sert autant ici à associer qu'à distinguer, à suggérer une proximité qu'à désigner un hiatus. Il s'agit de penser un rapport complexe, où la préoccupation du semblable ne doit pas mener à nier la différence. Où le souci éthique doit trouver à s'exprimer « sans offenser le genre humain² ».

C'est là une préoccupation d'époque, assurément, et qui fait symptôme. Écrivains et philosophes de plus en plus nombreux se penchent sur la question animale depuis une quinzaine d'années en France, un peu plus longtemps dans le monde anglo-saxon. Au point que les publications sur l'animal se sont multipliées et suscitent parfois l'étonnement ou le soupçon. Pourquoi l'animal ? Y a-t-il tant à dire ? Et qu'y a-t-il à dire ? N'a-t-on pas depuis longtemps commencé à répéter un discours rôdé et stéréotypé dont les cautions philosophiques, relativement peu nombreuses, empruntant toujours aux mêmes sources, masqueraient sous le concept le peu de nouveauté ? Cette accumulation même, quoi qu'il en soit, fait signe. Nous avons voulu interroger cet intérêt et pris le risque d'ajouter un volume à ce qui se présente déjà comme un trop-plein de discours. Pour cela nous avons rassemblé des littéraires, des philosophes et des spécialistes des animaux, qui croisent ici les approches de la littérature, de l'éthique et de l'éthologie pour essayer de dépasser les évidences.

Les apports de l'éthologie sont fondamentaux. Or, ces dernières années, elle s'est beaucoup intéressée aux comportements sociaux des animaux, mettant ainsi en lumière l'existence de cultures animales comme le montrent ici Dalila Bovet et Georges Chapouthier. Diverses observations récentes ont montré les capacités d'invention de plusieurs espèces – outils, techniques, mais aussi créations esthétiques chez certains singes et oiseaux – et la faculté de certains animaux de transmettre leurs découvertes, par ce qu'il faut reconnaître comme des processus d'éducation et d'imitation différentielle, au groupe dans lequel ils vivent. L'éthologie d'aujourd'hui attribuée à certaines espèces animales, de plus en plus diverses, ce qu'on a longtemps nié à toutes, l'homme excepté. Ce tournant scientifique correspond à un virage philosophique : il ne s'agit plus tant de

2. Pour reprendre la formule d'É. DE FONTENAY dans *Sans offenser le genre humain. Réflexions sur la cause animale*, Paris, Albin Michel, 2008.

distinguer l'humain des animaux que de reconnaître entre eux et nous un « monde commun et une ouverture commune au monde », comme l'écrit Chris Herzfeld, revenant sur des expériences de « domestication » et de co-existence entre humains et grands singes, auxquelles la science et la philosophie sont longtemps restées sourdes. Reconnaissance dont les implications éthiques sont immédiates : on ne peut l'envisager sans que s'ouvre de fait la question de la responsabilité morale des hommes à l'égard des animaux et de la nature. D'où l'apparition des champs de l'éthique animale et de l'éthique environnementale, et leur développement depuis les années soixante-dix, leurs conflits aussi, rappelés et analysés ici par Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, Catherine et Raphaël Larrère et Yves-Charles Grandjeat. D'où aussi la question de l'élevage, réactivée aujourd'hui par l'industrialisation des « productions animales » : un difficile débat s'esquisse entre les positions antagonistes de Jocelyne Porcher et de Florence Burgat.

Chacune de ces réflexions conduit à une interrogation : y a-t-il eu un jour, entre les animaux et les hommes, un *contrat* moral implicite, fondé sur des intérêts communs, que l'homme aurait détruit ? Ou, s'il n'y a jamais eu rien de tel, faut-il en inventer un ? L'animal a-t-il un statut moral, peut-il avoir un devenir politique, doit-il avoir une existence juridique ? Doit-on non seulement fixer par des lois, dans l'édifice démocratique contemporain, les « droits » des animaux et les « devoirs » des humains envers eux, mais invoquer une « égalité » de droits dans une démocratie élargie ? Et pour qui, pour quelles espèces alors ? Comment tracer un seuil, parmi les vivants, entre ceux qu'il faudrait protéger, et ceux qu'il faudrait considérer comme des sujets éthiques, sinon politiques, voire comme des « égaux » ? Doit-on tracer un tel seuil, peut-on le faire sans aporie, et même sans danger ? La hiérarchisation des intelligences et des valeurs de vie ne fait-elle pas repasser fatalement par l'inquiétant syntagme des « vies méritant d'être vécues » ?

En ce point l'articulation de la littérature et des sciences fait problème, et les philosophes sont loin de s'accorder entre eux : les débats internes à l'éthique animale anglo-saxonne reposent sur des prémisses étrangers à la déconstruction que radicalise aujourd'hui la philosophie continentale de l'animalité, du « devenir-animal » de Deleuze aux « animots » de Derrida, de « l'ouvert » d'Agamben au « versant animal » exploré par Bailly. Réouvrir la question de l'animal, longtemps sacrifiée au primat d'un logos anthropocentrique, c'est, comme l'a dit Derrida en 1997, réouvrir la « question du pathos », et, peut-être, recommencer à penser à partir du constat d'un fourvoiement radical, donc déconstruire la « machine métaphysique » (É. de Fontenay) ou « anthropologique » (G. Agamben), pour se diriger ailleurs : un ailleurs reconnu et parcouru déjà en littérature.

Or au cœur de l'éthique animale, l'utilitarisme singerien se montre lui-même pris dans la « machine anthropologique » et son cercle vicieux, et sourd au « silence des bêtes » dont parle Élisabeth de Fontenay : ici et là, l'appel à la responsabilité des « aînés » ou des « égaux » que sont les hommes à l'égard des animaux se développe dans deux directions différentes, profondément antinomiques. Le dépassement de l'humanisme se révèle être un lieu de malentendu – comme l'aura été l'humanisme lui-même. La rencontre philosophique sur ce sujet, lorsqu'elle se fait, relève vite du conflit politique, sinon du différend moral : celui qu'Élisabeth de Fontenay explicite, dans un chapitre virulent de *Sans offenser le genre humain*, en revenant à l'épisode nazi et à l'amnésie ou la mémoire sélective dont il semble faire l'objet. Ce débat s'est fait entendre à nouveau lors du colloque d'où est issu ce livre³. Et c'est pour éviter « l'offense » encore au « genre humain » qu'Élisabeth de Fontenay y a invité les adversaires les plus farouches de l'expérimentation animale⁴ à s'affronter aux nécessités parfois incontournables de celle-ci – tout en approuvant l'impératif de l'éviter autant que possible.

Il est alors précieux de revenir à l'histoire des relations entre science, littérature et philosophie, et à leur teneur à la fois idéologique, poétique et critique. On le fait ici en remontant au XIX^e siècle, celui du romantisme, du marxisme et du darwinisme, et en longeant l'histoire politique du siècle suivant, qu'on considère de plus en plus comme celui des guerres et des violences totalitaires, bref, d'une catastrophe interhumaine qui ne pouvait que rejaillir sur les relations de l'homme et de l'animal. Carine Trévisan examine les translations du discours scientifique à la littérature, de Balzac à Malaparte, et montre la transformation progressive du regard sur les animaux, chez les savants comme chez les écrivains : de l'assimilation de l'animal au fou et au criminel, à l'époque d'Esquirol et de Lombroso, à la recherche d'une « nouvelle alliance » entre les animaux et les hommes, autour de la première Guerre Mondiale. C'est l'objet des trois autres chapitres de cette section. Anne Simon parcourt le thème animalier dans la littérature française du XX^e siècle, de Kessel et Genevoix à Jean Rolin, pour y dépister l'animal comme

-
3. Des réactions se sont manifestées en particulier au propos de Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, qui, à la question de savoir s'il n'y a pas problème à revenir à l'idée d'une graduation des « vies méritant d'être vécues », a simplement répondu : « quel problème ? », reprenant ainsi la position de l'utilitarisme.
 4. Cette position était défendue par Florence Burgat. À la question d'Élisabeth de Fontenay : « renoncerez-vous à l'expérimentation animale si elle pouvait vous sauver la vie ou celle d'un être aimé, ou de n'importe quel humain ? », celle-ci a répété son refus de donner quelque préséance que ce soit à l'humain, et par exemple à un humain inconnu sur un chat très aimé – selon l'argument classique des théories du *kinship*.

être de fuite ou d'esquive, qui impose au chasseur une véritable lecture de ses traces, l'obligeant à se faire herméneute. Bien avant que Carlo Ginzburg, dans un article célèbre, ne fasse du « paradigme de l'indice » la plus ancienne découverte intellectuelle de l'humanité, les romanciers voyaient dans la traque et l'esquive la compétition de deux intelligences en action.

Ainsi la littérature accompagne-t-elle parfois les sciences dans la découverte progressive d'une fraternité fondamentale des hommes et des bêtes. L'idée de « fraternisation » est explorée à travers l'épisode de la deuxième guerre mondiale dans quelques textes de Rigoni Stern, où sont précisément décrits certains pactes des hommes eux-mêmes sur fond de combat mortel : textes analysés ici par Jean-Paul Engélibert, qui en recueille la poésie et l'étrange séduction morale, en sondant les jeux de reflets entre ces fragiles pactes humains et ceux, tout aussi vacillants, que semblent nouer les hommes avec les animaux lorsqu'ils chassent, et lorsqu'un jour ils cessent de chasser. Ou ces pactes que semblent nouer les animaux eux-mêmes avec les humains, et entre eux, encore plus étrangement. Cette fraternisation toujours recommencée est étudiée dans un tout autre corpus par Lucile Desblache, qui lit les dernières productions des écrivains antillais – Chamoiseau, Glissant, Maximin – à la lumière de Bruno Latour et Donna Haraway : elle voit ainsi dans leur prose poétique luxuriante, qui célèbre la diversité du monde animal et naturel où baigne l'homme, une mise en cause de la « frontière » qui sépare humains et animaux, au profit de nouvelles « zones de contact⁵ »...

Mais en face de cette découverte, la littérature doit aussi affronter le silence de l'animal ou le silence que les animaux lui imposent. La lecture que Tiphaine Samoyault mène ici de la « Lettre de Lord Chandos » de Hofmannsthal prend appui sur l'incapacité à écrire de Chandos, après qu'il s'est représenté l'agonie des rats qu'il a fait empoisonner dans sa cave. La netteté et la violence de sa vision le font taire : les rats imposent leur littéralité, leur présence singulière et mate, résistant à la figuration ; ils mènent la littérature à sa limite. C'est d'une autre manière ce qui se produit quand la fiction convoque les souris, geste qu'Henri Garric analyse chez Kafka et Spiegelman notamment. Les inoffensives souris font contrepoint au rat, elles s'associent à l'humour plutôt qu'à l'horreur, mais comme les rats elles signalent le « hiatus essentiel » qui dans l'homme sépare l'homme de l'animal. Cette différence est le point de départ de la réflexion d'Isabelle Poulin sur trois fables contemporaines qui se demandent comment obliger le « quelque chose » qui sépare l'homme de l'animal à se manifester. Toutes écrites dans la

5. Devant cette évolution récente, on peut se poser la question d'un effet retour ou – dans une lecture post-coloniale – d'une appropriation critique d'un phénomène culturel continental.

dernière décennie du XX^e siècle et issues d'une horreur politique tout juste terminée (le bloc soviétique, le Chili de Pinochet), elles utilisent des figures animales pour conserver la mémoire de la barbarie.

Car les animaux sont encore évoqués par la littérature pour penser l'histoire d'un temps qui a vu s'effondrer l'humanisme. De la lecture de textes de W. G. Sebald et de J. M. Coetzee, aussi publiés dans les toutes dernières années du siècle, Lucie Campos conclut à l'importance de l'animal pour une littérature qui conjugue « crise du réalisme, crise des cadres de l'éthique et nouvelle crise du langage » : l'animal prévient tout « figement » identitaire. Catherine Coquio, en clôture du livre, interroge l'ensemble de cette production sous l'angle d'une « gravité nouvelle » liée à la figure de l'animal-victime et à l'arrimage de l'empathie à la compassion – là où l'animal a longtemps été lié à l'humour. Elle revient sur le « précipité philosophique » que constituent les livres de Derrida, É. de Fontenay, G. Agamben et J.-C. Bailly, et met à l'essai la notion de « mythe épistémologique ».

Car c'est toute une époque qui s'interroge à travers ce regard muet de l'animal, et qui se cherche dans ce jeu de signes que s'adressent littérature et philosophie pour tenter d'en prendre acte. Chacun joue son rôle dans ce récit contemporain, à la fois alarmant et messianique, qui appelle de ses vœux une autre politique de l'animal, nourri d'un partage d'héritage poétique. S'il produit ci et là des effets de kitsch, ce mythe culturel possède aussi sa doublure autocritique, en philosophie comme en littérature. En contrepoint d'une gravité qu'Audiberti estimait « sacrilège », sont évoquées certaines œuvres – dont celles, « arctiques », de Jørn Riel et Arto Paasilinna – qui pratiquent sur cette question une forme d'humour, lié à un principe de *fuite* ou joyeux *sauve-qui-peut* : sans renier l'horizon post-catastrophique auxquelles elles appartiennent, elles sourient de leur propre messianisme. Les gestes des animaux, étrangement familiers, deviennent alors l'image d'une parenté et d'un hiatus tous deux irréductibles : en ceci ils font rire ou sourire les hommes, et les aident à penser et à vivre, de cette manière-là aussi⁶.

6. Ce livre constitue les *Actes* du colloque *Le Sens de l'animal* qui s'est tenu à Poitiers du 3 au 5 février 2010, pour partie à la Maison des sciences de l'homme et de la société (MSHS), pour partie à l'Espace Mendès France (EMF), avec le soutien des laboratoires Forell de l'université de Poitiers et Telem de l'université Bordeaux 3, dans le cadre du cycle « A chacun son animal » organisé par le service d'Action culturelle de l'université de Poitiers. Le colloque n'a pu avoir lieu et ce livre exister que grâce à tous ces partenaires. Qu'ils en soient ici remerciés. Les auteurs tiennent aussi à exprimer une gratitude particulière à Anne Bonnefoy, organisatrice hors pair et hôtesse irréprochable, à Dominique Moncond'huy et à Denis Mellier pour leur présence et leur énergie, ainsi qu'à Didier Moreau, directeur général de l'EMF. Par ailleurs, cet avant-propos, rédigé après-coup, n'engage que ses seuls signataires.